

mençons donc par là notre voyage, nous le terminerons par une visite à nos anciens compatriotes des bords du Saint-Laurent.

(à suivre)

TRIBUNE LIBRE

De l'Éducation dans la Province de Québec

(Suite et fin)

L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE OU COLLÉGIALE

C'est l'éducation qui se donne dans nos écoles normales et dans nos collèges.

ÉCOLES NORMALES.—Je suis partisan déclaré de nos écoles normales ; elles tiennent un juste milieu entre nos écoles-modèles ou académiques et nos collèges ; elles comblent une lacune qu'aucune autre institution ne saurait mieux remplir.

Je ne connais qu'une seule de ces écoles, celle de Québec.

J'ai eu occasion de suivre d'assez près cette institution et je n'en dirai qu'un mot. Son système d'enseignement me semble à l'abri de la critique. Ses professeurs sont des hommes remarquables, non-seulement par leur savoir, mais encore par leur extrême habileté dans l'art de l'enseignement. Aussi les progrès que les jeunes gens font à l'école normale Laval, dans l'espace de deux ou trois années que dure le cours d'études, sont-ils étonnants.

L'agriculture y est enseignée avec soin, non-seulement aux élèves-maitres, mais encore aux élèves-maitresses. Tous se livrent à cette étude avec ardeur et un goût décidé ; enfin cette institution jette chaque année dans nos campagnes un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices dont l'enseignement éclairé et intelligent a porté déjà les plus grands fruits.

A mon avis, nul argent du gouvernement n'est plus profitablement employé que celui qui est destiné au soutien de ces écoles ; seulement, je réclamerais deux améliorations importantes : d'abord, qu'une plus large part fût faite à l'enseignement de l'agriculture, ensuite que les portes de ces écoles fussent plus largement ouvertes.

A cause des cours de sciences qui s'y donnent, je ne connais rien de mieux qu'un séjour d'une année à l'école normale pour compléter un cours d'études commerciales ; rien de mieux, non plus, pour préparer un jeune homme à entrer dans la carrière industrielle. Qu'on ouvre donc toutes grandes les portes de ces établissements, qu'on en permette l'entrée aux externes, et que les jeunes gens qui se destinent au commerce ou à l'industrie puissent avoir accès, moyennant rétribution, aux excellentes leçons qui s'y donnent.

Pour former de bons instituteurs ces écoles sont indispensables. En effet, le mot *pédagogie* n'est pas un vain mot : il signifie l'art d'enseigner, l'art de diriger les enfants ; or, pour bien enseigner il ne suffit pas de savoir, il faut encore savoir enseigner ; et cet art, comme tout autre, s'apprend.

On se plaint qu'un certain nombre des jeunes gens qui sortent des écoles normales embrassent d'autres carrières que celle de l'enseignement ; tous, paraît-il, ne se font pas instituteurs. Cela, à mon avis, ne fait ni chaud ni froid. Que quelques-uns se fassent marchands ou industriels, si c'est leur goût, quel mal y a-t-il ? Ce qui importe, avant tout, c'est que dans le commerce, dans l'industrie, dans l'agriculture, comme dans l'enseignement et dans toutes

les carrières, on ait des hommes compétents et capables de bien remplir les diverses fonctions de leurs états respectifs, pour le plus grand bien du pays.

COLLÈGES.—L'enseignement, dans ces institutions, laisse à désirer sur plus d'un point.

Le professorat, dans nos collèges canadiens, est bien la carrière la plus ingrate que je connaisse. Rebattre sans cesse les mêmes choses, pendant quinze, vingt ans et plus ; parcourir toujours les mêmes sentiers monotones pour un salaire qui varie de vingt à cent piastres annuellement ; enfin être astreint à suivre à la lettre les règles rigides d'un monastère, c'est plus qu'ennuyeux, c'est héroïque !

Il serait à souhaiter que toutes les classes fussent dirigées par des prêtres reconnus pour leur expérience autant que pour leur savoir ; malheureusement, dans l'état actuel des choses, cela n'est guère possible ; et on voit encore quelques-unes des classes sous la direction de jeunes ecclésiastiques dont le savoir et surtout l'expérience laissent grandement à désirer. Avec le temps, il faut l'espérer, cet état de choses s'améliorera.

Dans nos collèges, il y a, autant que je le puis voir, un défaut commun : on s'adresse encore trop à la mémoire des jeunes gens, pas assez à leur entendement ; on leur fait trop apprendre par cœur. Ce que j'ai dit de l'enseignement de la géographie, de l'histoire, etc., dans les écoles-modèles, s'applique, avec non moins de raison, aux premières années des études collégiales. Du moment que le jeune homme en est rendu à l'étude des belles-lettres et, à plus forte raison, à celle des sciences, alors tout doit s'apprendre par raisonnement, tout doit s'enseigner par cours et par leçons que l'élève écoute et dont il prend note pour ensuite en rendre compte. Il n'est qu'une chose dont la lettre doit être confiée à la mémoire, ce sont les pages choisies des écrivains, poètes, prosateurs et orateurs célèbres. Ces pages ornent le cœur et l'esprit, et c'est là leur grande utilité.

Quant à l'étude du grec et du latin, son utilité ne laisse aucun doute dans mon esprit ; seulement je voudrais qu'on l'enseignât mieux.

Cette étude développe le jugement, nourrit l'intelligence mieux que ne le pourrait faire aucune autre étude ; et nul jeune homme ne devrait être admis à l'étude des professions libérales, s'il n'a subi un cours d'études classiques. Ce n'est que par ces études longues et minutieuses que l'intelligence acquiert ce plein développement que réclame impérieusement l'exercice de ces professions pleines de responsabilité.

Les Américains qu'on nous cite toujours pour modèles, en savent quelque chose.

L'éducation élémentaire et moyenne est chez eux assez répandue, pas autant cependant qu'on semble le croire. D'après un rapport tout récent d'un savant américain, que j'ai sous les yeux, il y a aux États-Unis quatre millions et demi d'adultes et de jeunes gens au-dessus de dix ans qui ne savent ni lire ni écrire, et dix millions probablement qui ne savent lire qu'imparfaitement. L'éducation, bien loin de s'accroître, tend, paraît-il, à diminuer, même dans la nouvelle Angleterre.

Quant à l'éducation classique, elle y est extrêmement négligée. Les professions libérales, la médecine particulièrement, regorgent de sujets tout-à-fait incapables. On peut même dire que très-souvent ceux qui brillent de quelque éclat dans les professions libérales sont des hommes peu instruits ; en dehors de leur spécialité, ils ne savent rien. Cette remarque s'applique avec non moins de raison à la classe industrielle, aux chefs d'usines spécialement. Si, par hasard, vous rencontrez un homme vraiment capable et instruit à la tête d'un grand établissement industriel, soyez sûr que le plus souvent c'est un étranger, un anglais, un français ou un allemand. Aussi les grandes écoles des